

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'art de fumer

Autopsie d'un fumeur de Roger Lemelin, Montréal, Stanké, 1988, 168 p.

Roger Lemelin et Maurice Lebel

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemelin, R. & Lebel, M. (1989). L'art de fumer / *Autopsie d'un fumeur* de Roger Lemelin, Montréal, Stanké, 1988, 168 p. *Lettres québécoises*, (53), 67-67.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'art de fumer

Cet essai autobiographique, à la fois drolatique et sérieux, parsemé qu'il est de réflexions pénétrantes, commence par un prologue-profession de foi et se dénoue par une autre confession personnelle. Le nœud, pour ainsi dire, comprend 33 saynètes, dont plusieurs semblent avoir été écrites avec l'œil sur l'écran, comme son entrevue avec le célèbre guérisseur J.A. Desfossés, ses aventures avec Cotroni et les compagnies de tabac, son premier voyage à Paris en bateau, sans oublier les trois fois qu'il a mis le feu, sans doute par inadvertance, d'abord à son fauteuil, puis à sa longue chevelure, enfin à sa cabine du *Stella Maris* en croisière sur la Mer Égée.

Maurice Lebel

Je crâne, je crâne, depuis le début de ce récit, et me rends compte qu'après cette explosion, je me vis forcé de m'avouer mon drame : les mots ne me disaient plus rien. Je ne pouvais plus lire, encore moins écrire. En l'espace de six ans, par piécettes d'une demi-heure, avec début, commencement et fin (les Américains mobilisent des équipes de writers pour faire la même chose), seul la nuit, pendant que ma famille dormait, j'avais écrit l'équivalent de cent pièces de théâtre en trois actes. Maintenant vidé de toute substance dans l'expression, je déambulais comme un zombie dans les allées du cimetière de mon vocabulaire décédé bordées d'innombrables épitaphes composées de ces mots français merveilleux qui avaient illuminé ma vie. Pour plaire à un public qui, chaque année, en redemandait toujours davantage, j'avais donné ma jeunesse, ma musique intérieure, ma vie intellectuelle, mes seules richesses. Faust du Québec, j'avais vendu mon âme.

Je me révolta. Pareil à une locomotive crachant la vapeur égarée dans un chassé-croisé de rails moqueurs, cherchant une gare qu'un ingénieur maléfique aurait dissimulée dans une lointaine forêt, je me lançai dans une série de voyages où je cherchai en vain ce qu'une voix intérieure, m'incitant à persévérer, me poussait à retrouver : mes bonheurs d'écrivain.

Mais plus je cherchais, moins je trouvais et plus je fumais. Comme chez un buffle enragé, la vapeur me sortait des naseaux. Je devins le fumeur le plus intoxiqué du Canada. En voyage pour quinze jours, il me fallait apporter, dans une valise spéciale, un arsenal complet. J'étais l'esclave voyageant avec ses chaînes. Je revois le dessus marbré de la commode de l'hôtel. S'y alignaient cinquante paquets de cigarettes Player's, un ballot de cinquante havanes, une boîte de tabac à pipe, une blague à tabac, un coupe-cigare, divers briquets, des jetables, des luxueux, au butane ou à essence, des réserves de chaque type de carburant, des embouts en plastique pour les différents briquets, des pierres d'amadou, des spéciales pour le Dunhill, un briquet contre le vent (celui que j'utilisais en voyage de pêche en rivière), six pipes, des cure-pipes, un couteau dégraisseur, de l'alcool à désinfecter mes

bouffades, un humidificateur portatif pour mes cigares, des sucettes à la menthe pour mon haleine, des allumettes de bois pour le cigare et la pipe et des cartons d'allumettes en cas d'urgence, utiles aussi pour noter les numéros de téléphone, et un extincteur chimique miniature découvert au marché aux puces de Paris.

Cette traversée du désert dura quelques années et je ne me souviens à peu près pas de cette période. Coupé de ma vie d'écrivain, j'ai vécu dans un coma où, quelquefois, j'entendais les chuchotements inquiets de ceux qui veillaient sur moi ou encore l'écho des salves qui saluaient quelque événement important. Je me souviens comme de mauvaises gripes de mes nuits passées dans les casinos européens, dans les bars divers, sur les plages de Miami et de Cannes. C'est durant ces années que je devins propriétaire d'une résidence cosue, rue des Braves, après l'arrestation d'une bande d'incendiaires qui y avaient installé leur quartier général. Mon fils Pierre me fit grand-père. Mes cinq enfants grandissaient et je ne les voyais pas. À table, je me trompais, je les appelais parfois du nom de mes personnages, à la grande colère de ma femme qui devint à la longue très agacée par cette Famille Plouffe qui m'habitait. Elle se sentait changée en bonne à tout faire dans la cuisine de mon imagination. Comme j'ai été béni des dieux d'avoir été aimé et protégé par une telle femme! Je me

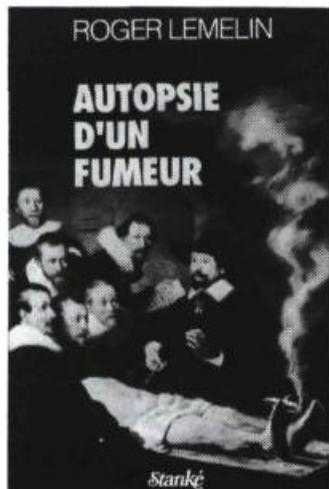
souviens de l'Expo 67, des premières bombes posées à Montréal par des terroristes amateurs, de la mort de maman qui me disait souvent : «Attention, Roger, ton château de cartes va s'écrouler.»

Je me souviens aussi qu'à la fin de la traversée de ce désert, je commençais à rédiger de courtes nouvelles, prudemment, secrètement, comme un prisonnier qui, avec une cuiller, creuse le tunnel de son évasion.

L'agence de publicité fonctionnait tant bien que mal, mais l'entreprise de charcuterie prospérait à Montréal. Mon cousin Georges ne perdait pas son temps à se chercher.

*Ce que je me rappelle de façon éclatante, cependant, fut la fusion de notre compagnie Taillefer avec Grissol Foods et la biscuiterie Viau que nous vendit Jacques Brillant, écrivain lui aussi, qui l'avait achetée de Roger Viau, l'auteur du roman *En haut la montagne*. Jacques Brillant et Roger Viau étaient tous deux sortis de l'alimentation au moment où je m'y enfonçais.*

Au-delà de la fusion elle-même, ce fut la visite du propriétaire que je fis de l'usine Viau, dont les produits occupaient une place privilégiée dans mes souvenirs d'enfance, qui m'impressionna le plus. Arrivé devant le service où l'on fabriquait les biscuits Whippet et les chocolats Opéra, toute mon enfance pauvre me sauta au visage. Les biscuits Whippet! Gamin gourmand se léchant les babines, je me revoyais le nez collé sur la vitre derrière laquelle s'alignaient ces friandises. Et les chocolats Opéra, en forme de petits cônes, dont mon père achetait deux livres seulement le jour de Noël, en cadeau d'anniversaire pour maman, ils étaient là par milliers! Était-ce croyable? J'en possédais le dixième. Je me fis venir un litre de lait et, laissant la délégation continuer sa visite, je m'assis sur un tabouret et dévorai tous les biscuits et les chocolats dont je pus me gaver. Je n'en remangeai plus jamais, mais je sentis que je venais de régler un vieux compte. Une petite lueur, dans ma nuit, commençait à danser. □



Autopsie d'un fumeur de Roger Lemelin, Montréal, Stanké, 1988, 168 p.